

Maison Elsa Triolet – Aragon  
Moulin de Villeneuve  
78730 Saint-Arnoult-en-Yvelines

Le 20 Mai 2006

## Pour saluer Noël Pasquier

Mesdames, Messieurs,  
Cher(e)s Ami(e)s,

Je tiens d'abord à vous remercier pour votre présence amicale aujourd'hui, chez Elsa Triolet et Aragon. Votre venue à Saint-Arnoult est pour la petite équipe qui s'efforce d'animer cette Maison, qui met tout son cœur à faire vivre ce lieu, un encouragement précieux.

Vous me permettrez ensuite de remercier l'artiste qui vous accueille ici et qui y sera présent par ses œuvres pendant quelques semaines, mon ami Noël Pasquier. Bien sûr, je ne saurais remercier Noël sans lui associer Clothilde, son épouse, artiste elle aussi de grand talent, et qui en dépit d'un accident, d'une mauvaise chute qui la fait beaucoup souffrir, a tenu à participer avec lui, avec nous, à la conception et à l'installation de cette exposition.

C'est un bien beau cadeau que vous nous faites, chère Clothilde, cher Noël, que cette exposition dans cette salle trop étroite pour accueillir les diverses facettes de votre foisonnement. Car nous présentons un peintre en sa pleine maturité, maniant les couleurs et travaillant les matières depuis quarante ans. Ta première exposition à Brest, dans cette Bretagne où tu aimes te réfugier et te ressourcer, date de 1965. Depuis lors, bien de l'eau a passé sous les ponts et c'est dans les principales métropoles du monde – et l'an dernier encore à New York, en ce moment même à Paris – que tu as été accueilli et exposé. Des musées, des Ministères, des Ambassades, des bâtiments officiels, de grandes entreprises se partagent tes réalisations. Et c'est donc une grande fierté pour nous de voir cette Maison de Saint-Arnoult s'inscrire à son tour dans une si prestigieuse compagnie.

Noël Pasquier est l'auteur d'une riche collection de tapisseries. Il a réalisé des œuvres monumentales comme le mural de marbre de la Tour Montparnasse à Paris, une fresque de quelques 4000m<sup>2</sup> à Suresnes, un vaste mur peint de la gare du TGV – Atlantique de Rennes. Comme nos amis Laurence Bessas et Ilio Signori, Noël Pasquier est aussi sculpteur. Il a participé à la confection de livres d'art, de médailles à la Monnaie de Paris, de bijoux. Vous comprenez pourquoi nous n'avons pu donner qu'une bien faible idée de la diversité de son travail dans ces vitrines trop exigües, et pourquoi nous nous sommes concentrés dans cette salle, faute de place, sur ses travaux de peintre.

Des écrivains, des critiques d'art éminents, je pense à Michel Tournier, à Marcellin Pleynet, à Pierre Restany, à Jean Luc Chalumeau ou bien encore, dans un genre différent, à Serge Gainsbourg, ont su par leur plume dire les émotions que leur procurait l'art de Noël Pasquier. Il serait bien vain et bien immodeste que je tente de mêler ma voix à leur concert. C'est donc tout simplement et en quelques mots que je voudrais tenter de vous dire pourquoi j'aime les toiles de Noël, que nous présentons ici.

On sait que représenter, c'est rendre présent ce qui est absent. Ce n'est pas seulement l'évoquer, c'est le remplacer. Et Pline l'Ancien rapporte en son *Histoire naturelle* que « *le principe de la peinture a consisté à tracer, grâce à des lignes, le contour d'une ombre humaine* ». Il raconte comment la fille d'un potier de Sicyone, amoureuse d'un jeune homme en partance pour l'étranger « *entoura d'une ligne l'ombre de son visage projetée sur le mur par une lanterne* ». Ainsi malgré son absence, elle pouvait maintenir la présence de celui auquel elle était attachée. Telle est donc la peinture en ses premières délinéations : elle est fille de nostalgie.

J'ai évoqué cette vieille histoire des origines, parce que, me semble-t-il, c'est tout à l'autre bout et bien dans notre époque contemporaine que nous situe d'emblée le travail de Noël Pasquier : lorsque l'art s'affranchit des servitudes de la représentation, lorsqu'il ne veut plaire que par le libre jeu des couleurs et des formes, lorsqu'il se fait présence même et nourrit la rêverie sans la contraindre.

On a dit parfois de l'art que l'on appelle « abstrait » parce qu'il s'est affranchi de sujet et du sens auquel on est habitué, qu'il avait perdu le contact avec le monde, avec le réel, avec la vie. C'est, je crois, tout le contraire que démontre l'art de Pasquier. Son abstraction est lyrique et se veut, en effet, révolte à l'encontre de l'abstraction géométrique, celle qui construit son architecture froide à l'aide de lignes, de plans et de volumes, qui glisse dans la seule spatialité ou le formalisme. Mais le travail de Pasquier ne perd pas le monde, il le révèle. Il ne perd pas le paysage, par exemple, il le fait vibrer dans

ses tensions et ses fulgurances, dans ses rythmes et ses effusions. J'ai presque envie de dire, paraphrasant une formule célèbre, que ses paysages se disent non pas avec des adjectifs, mais avec des verbes. Il ne s'agit pas pour lui de copier ou de mimer – car à quoi bon recommencer ce qui existe déjà ! - mais de communier avec des frémissements, des mouvements, des énergies, d'offrir en partage toute l'alchimie intime et bouillonnantes des forces de l'univers.

J'ai parlé de bouillonnement, le mot n'est pas trop fort si l'on songe aux laves volcaniques que Noël avait travaillées et émaillées sur 150m<sup>2</sup> pour le Quartz, le théâtre national bien connu de la ville de Brest, en 1970. Mais voilà qu'un incendie détruit complètement le bâtiment onze ans plus tard. La lave tient le choc – qu'est pour elle ce petit feu humain à côté du brasier primordial dont elle est issue ? – mais pas les briques qui la soutiennent. Et l'eau glacée des lances des pompiers fera le reste. Ce sont ces laves que Noël a voulu recomposer en les faisant jaillir des eaux calmes du bassin, comme pour dire que la mort est toujours une naissance, et la corruption une métamorphose. « Il faut quitter la vie comme Ulysse quitta Nausicaa, écrira Nietzsche : en la bénissant et non amoureux d'elle. » A ce propos, vous me permettrez de remercier en passant : les deux assistants de Noël Pasquier, Claude Dauguet et Thomas Piguel qui l'ont aidé à dresser cette installation.

L'eau et le feu : une manière aussi pour Pasquier de nous signifier que l'imagination traduit et chante le drame de l'univers, ses élans qui se fécondent de toutes les situations ambivalentes ou duelles, du devenir en ses contradictions. Gaston Bachelard disait déjà : « combien on activerait l'imagination si l'on cherchait systématiquement les objets qui se contredisent ! ». C'est bien pourquoi je dirais que les toiles de Pasquier ne nous font pas perdre le monde, elle nous le restitue en son principe, en son « arché », dans la dynamique poétique de ses éléments : eau, air, terre, feu. On pense à Thalès qui faisait de l'eau la source de toute vie, à Héraclite qui estimait que toutes les choses sont des conversions du feu. Et c'est comme la sagesse grecque des Présocratiques qu'il nous restitue avec les moyens du peintre, je veux dire les couleurs et leurs affrontements.

Comment ici ne pas célébrer les bleus de Noël Pasquier ? Vous connaissez cette boutade d'Auguste Renoir : « Un matin, l'un de nous manquant de noir, se servit de bleu : l'impressionnisme était né. » Ici, sous son pinceau, ce n'est pas l'impressionnisme qui naît du bleu, mais cette peinture pour l'œil qu'il invente – Pasquier n'est pas un peintre mental – et qui nous entraîne dans la dialectique sensuelle de ses eaux vives. « L'art est fait pour troubler » affirmait Georges Braque, et les bleus de Pasquier nous troublent, qui nous ramènent aux eaux lustrales des origines et aux faluns des rêves.

Il est dit dans la Bible, aux pages de la Genèse : « *Dieu contempla ce qu'il avait fait et Il vit que cela était bon.* » Pasquier, avec ses bleus, dément cette satisfaction divine. Il nous montre que la Création n'a pas eu lieu une fois pour toutes au commencement du temps, mais que chacun peut la continuer, la reprendre à son compte, l'amplifier à tout moment, en développant le mouvement de ses bleus, en s'y coulant, en les prolongeant ; et que c'est cela une œuvre qui, créée par le peintre, se re-crée constamment et librement dans le regard de celles et ceux qui la voient. « *L'espace pictural est un mur, disait Nicolas de Staël, mais tous les oiseaux du monde y volent librement.* »

Parlant ici des bleus du peintre, comment pourrai-je, dans ce lieu, oublier que c'est pour désigner Picasso qu'Aragnon invente un personnage qu'il nomme « *Bleu* » dans son premier roman : « *Anicet ou le Panorama, roman* ». Que le bleu était la couleur préférée d'Elsa, celle des jacinthes qu'elle plantait, celle aussi – j'aurais dû commencer par cela – de ses yeux :

*« A l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé  
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent  
L'été taille la nue au tablier des anges  
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés »*

Mais, je l'ai rappelé, la positivité de la couleur tient à sa négativité, à sa différence d'avec celle qui la borde, et qui lui donne profondeur et densité en même temps qu'elle l'arrête. Les bleus de Pasquier ne vont pas sans ses noirs, sans ses ocres. On songe à Paul Eluard « *le ciel est bleu comme une orange* » ou à Paul Claudel écrivant en son *Art Poétique* : « *Vraiment le bleu connaît la couleur d'orange, vraiment la main son ombre sur le mur... Toute chose qui est, de toutes parts, désigne cela sans quoi elle n'aurait pu être.* » Et c'est ainsi toute une cosmogonie qui s'ouvre au rêve, mobilise l'affect et invite à son prolongement. La peinture de Noël Pasquier est belle, me semble-t-il parce qu'elle est une question, sans cesse reprise, reformulée, retravaillée. Une question sans réponse, mais comment lui en vouloir ? Une réponse est toujours un désespoir pour la question !

Pasquier croise les couleurs dans leurs tensions, mais il croise aussi ses propres toiles, comme pour en multiplier l'incendie. Peintes séparément, il en construit et en organise la mosaïque, multiplie les rapprochements, comme pour convoquer l'aléatoire dans la nécessité de son travail. Aucun ordre imposé, aucun haut, aucun bas, aucun centre, aucune perspective : on peut y faire chavirer les sens en les mettant sans problème, si vous me permettez, « *cul par-dessus tête* ». Et des formes nouvelles y naissent que l'imaginaire puise dans la permanence des couleurs. Comme en une écriture automatique de couleurs, un « *cadavre exquis* » sensuel. C'est alors la dimension nouvelle issue des collages

de ses toiles qui donne à ses puzzles la puissance de suggestion d'un retable. Nous voilà convoqué, sans grandiloquence mais non sans grandeur, à ce qu'Aragon appelait : « *l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant image, ou plutôt la provocation sans contrôle de l'image pour elle-même et pour ce qu'elle entraîne dans le domaine de la représentation de perturbations imprévisibles et de métamorphoses : car chaque image à chaque coup vous force à réviser tout l'univers.* »

En critiquant la peinture abstraite de l'Ecole de Paris ou de celle de New York à la fin des années 50 et dans les années 60, les peintre du « pop art » lui reprochaient non seulement de perdre le monde, mais surtout de s'adresser à une mince élite d'happy few, de dérouter le plus grand nombre, d'être devenu un pur jeu de l'esprit se donnant à voir dans l'objectivité de la toile. On a vu comment Noël Pasquier répond à cette critique en nous restituant l'univers en ses tourments poétiques, en ses fragments, en ses éléments. Mais il y répond également en ayant le souci du partage des émotions cultivées, la volonté d'ouvrir l'art aux lieux où il n'est pas prévu. On l'a vu par exemple, à Bagneux, offrir aux jeunes des cités populaires, la confection de véritables totems, dans un travail accompli en commun sur les cheminées d'un supermarché. C'est que la peinture n'est pas à ses yeux une tour d'ivoire. « *Un artiste est forcément, dit-il, en phase avec le monde. De même qu'il sent la terre sur laquelle il marche, de même la société où il vit ne peut le laisser indifférent* » Et comme il a bien raison d'être fier de la petite étincelle qu'il a pu allumer dans un regard ! Car l'humain n'est pas qu'un être de besoin, il est un être de désir, de reconnaissance de sa dignité dans la participation accomplie à ce qui le dépasse.

Voilà pourquoi je veux remercier une nouvelle fois Noël Pasquier. Pour l'acuité de son regard et le travail de ses mains. Pour sa méditation sur la couleur. Pour son humanisme fraternel et sa gentillesse. Et je suis sûr qu'ici le public de nos visiteurs saura se « désintimider » les yeux, sortir de la grisaille si souvent sans relief du quotidien à quoi on le contraint, pour s'enflammer et se perdre dans les couleurs essentielles qu'il lui offre et qui sont une fête. C'est Matisse qui disait – et je sais, mon cher Noël que tu aimes ce propos que tu m'as appris – « *Il y a des fleurs partout où l'on veut bien en voir.* »

Je vous remercie de votre attention.

Bernard Vasseur,  
Directeur